

# Harlequin

## PROLOGUE – DUEL À L'AUBE

Émile.

Je t'écris ce soir, pressé par le besoin de t'informer des événements incroyables qui ont eu lieu aujourd'hui. Comme tu le sais, j'occupe actuellement un poste au sein de la maison de Monsieur E.. Ce noble très instruit et cultivé dispose d'une influence considérable parmi les plus illustres citoyens de cette belle ville.

Ces derniers mois ont été les plus agréables de ma vie. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais eu l'occasion de collaborer si étroitement avec un esprit si brillant et je n'avais jamais été traité avec autant de respect dans une maison. Comme je te l'ai dit, j'ai cru un temps me trouver au paradis.

Cependant, il y a quelques semaines, peu avant la grande fête et immédiatement après ma dernière lettre, une série d'événements étranges se sont produits ; pour finalement culminer avec ce que je mentionne plus haut.

Le premier signe du malheur fut la disparition d'un manuscrit enluminé que Monsieur avait prêté à l'une de ses connaissances, un certain Monsieur R. de l'université. D'après ce que j'ai pu apprendre, ce manuscrit disparut de la bibliothèque de Monsieur R dans des circonstances des plus étranges. Plus étrange encore fut la dague de facture très particulière que Monsieur R. retrouva à la place du manuscrit. Il la donna à Monsieur, en espérant que celui-ci serait en mesure d'établir un rapport entre le vol et ce poignard. Et bien que je ne sache pas s'il y parvint, je vis Monsieur examiner le poignard la nuit suivante, dans le jardin.

Il s'ensuivit alors une série de vols, de disparitions mystérieuses et de réapparitions encore plus mystérieuses d'objets les plus divers, d'une façon que l'on ne pourrait qualifier que de farfelue, et qui culmina avec un petit scandale à la cour qui ne fit pas que salir le nom de Monsieur, mais entraîna également la rupture de sa relation avec Mlle M., une jeune dame dont il était profondément épris.

Il se trouve qu'hier soir je me trouvais seul à la maison avec quelques bonnes et Monsieur. Le reste des serviteurs avaient été envoyés remplir diverses missions et courses. Comme la journée avait été extraordinairement calme, j'étais encore debout, plus tard qu'à mon habitude, et lisais un livre de la bibliothèque. Monsieur E. dut remarquer la lumière de ma chambre, car il vint frapper à ma porte. En ouvrant, je le trouvai face à moi avec sur le visage une expression que je n'avais encore jamais vue, et qui me rappela celle d'un vieux vétérinaire qui se prépare pour la bataille la plus importante de sa vie.

Avant que je ne puise dire quelque chose, Monsieur me saisit sans ménagement par les épaules. « André, » me dit-il, « à l'aube, je mettrai fin à tout cela, et j'aurai besoin de vous à mes côtés. Le temps est venu d'affronter ce fou. » Comme tu peux te l'imaginer, j'étais sidéré, car ces mots ne pouvaient signifier qu'une seule chose : il voulait se battre en duel et m'avait désigné comme son témoin.

Bien que je m'estime encore loin d'être un vieillard, la vigueur de la jeunesse m'a quittée depuis longtemps. Attendre de moi que je

remplisse ce rôle me semble pure folie. Surpris, je m'en ouvris franchement à Monsieur. Il se contenta de sourire et me prit l'oreille d'une façon qui aurait peut-être été parfaitement naturelle chez un professeur, mais qui chez lui semblait étrangement déplacée. « Ne vous inquiétez pas » dit-il, « seule votre présence est exigée. »

De nouveau, il me pressa les épaules comme si nous étions de vieux amis, puis se tourna et disparut dans le couloir en retournant vers ses quartiers. J'en restai abasourdi et l'observai jusqu'à ce que les portes se referment sur lui. Il semblait plus heureux qu'il ne l'avait été depuis des semaines.

Les convenances veulent que je t'épargne la peur qui s'empara de moi cette nuit-là. Mais quand les premières lueurs du jour pointèrent, j'étais résolu. Monsieur me voulait à ses côtés, et je ne le décevrais pas.

Je le trouvais dans son cabinet de travail, où il aiguiseait soigneusement son épée avec sa technique particulière (tu te souviens peut-être de l'une de mes précédentes lettres dans laquelle je te parlais de cette pierre d'argent avec laquelle il traite habituellement ses armes pour qu'elles restent tranchantes comme un rasoir : je dois dire que cette lame est l'une des plus meurtrières que j'aie jamais vue). Comme j'entrail, il termina son travail, rangea la lame dans son fourreau et me la lança. Il portait une simple tunique blanche, un pantalon noir et des bottes. Par-dessus, il avait enfilé un lourd manteau d'un tissu qu'il avait rapporté de Perse, aux dires d'une des couturières de la maison. Dans ses yeux brûlait un feu qui, il faut l'avouer, m'angoissa.

« André, » dit-il, « allons-y. »

Je le suivis hors de la maison, mais au lieu d'emprunter la calèche comme je l'avais supposé, nous partimes à pied. Nous marchâmes vers le sud sur une courte distance, mais je n'arrivais toujours pas à me faire une idée de l'endroit où nous nous rendions. Finalement, nous débouchâmes sur une rivière et plus exactement près de l'un de ces nouveaux ponts en maçonnerie qui l'enjambait.

Au milieu de celui-ci, Monsieur s'arrêta et déclara que nous étions arrivés. À ces mots, la crainte que je croyais avoir vaincue s'empara à nouveau de moi. Monsieur ne souhaitait pas uniquement se battre en duel ce matin : il avait choisi un lieu aussi passant que la grand-place ! Il est vrai que nous ne risquions pas d'être découverts avant que la ville ne s'éveille, mais même dans l'obscurité, il n'était pas rare que des voyageurs traversent le pont. Sans même parler du risque qu'une patrouille de la garde vienne à passer.

Qu'importe. Je déglutis et plantai mes ongles dans mes paumes en serrant fort les poings. Mon maître avait besoin de moi et je me tiendrais à ses côtés.

Bientôt, j'aperçus deux silhouettes qui approchaient du pont depuis l'autre rive. En tête venait un homme grand, vigoureux, marchant du pas décidé et avec l'air déterminé d'un soldat entraîné. Ma peur refit surface, mais la vue du second homme la fit disparaître. Alors qu'ils

s'approchaient, le deuxième homme accéléra le pas et bondit presque à l'extrême du pont. Il s'y arrêta, s'inclina très bas, et se tourna vers son compagnon. Je jetai un regard à Monsieur et vis un air dur dans ses yeux, même si je pouvais noter au coin de sa bouche une expression malicieuse. Je me retournai pour regarder de l'autre côté du pont et Monsieur me surprit en posant la main sur mon épaulé. « Quoi qu'il arrive, André, n'intervenez pas. Le temps des pions est passé. Il n'y a plus que lui et moi, à nouveau. »

J'étais perplexe face à ce discours, mais avant que je ne puisse poser la moindre question les nouveaux arrivants commencèrent à avancer vers nous. Le plus grand resta en arrière, tandis que le plus petit s'avancait, les mains enfouies dans les poches de son long manteau. Comme il approchait, je pus le distinguer plus clairement.

De taille moyenne, c'est-à-dire un peu plus grand que moi, il avait un air décontracté, le cheveu en bataille et vêtement crasseux. Je faillis le prendre pour un manant, jusqu'à ce qu'il m'apparaisse que ce n'était pas les ombres qui donnaient à son visage ce dessin particulier.

Certes, il était assez convenablement vêtu, Émile, mais sur le fard, des dessins grotesques tentaient de singer le personnage d'une pièce d'un petit théâtre ambulant que j'avais vu au printemps dernier. Je n'avais encore jamais croisé plus étrange personnage.

Quand l'homme fard nous eut rejoint, Monsieur ôta ses gants et lui adressa la parole. « Mon vieil ami, » dit-il, « à nouveau nous nous retrouvons en désaccord ? Mais pourquoi ? Qu'as-tu fait pour mériter ce traitement de la part de quelqu'un que... »

Alors que mon maître s'exprimait, je voyais le visage de l'étranger s'assombrir, avant qu'il ne libère sa dextre d'un geste brusque pour la secouer violemment face à lui. Il jeta ses deux bras en l'air et s'adressa à voix haute à Monsieur, dans une langue inconnue. Émile, je ne prétends pas être savant, mais j'ai plaisir à croire que je suis versé dans les langues, même si je ne puis les parler. Tu dois me croire. Cet homme parlait à mon maître dans une langue mystérieuse et incompréhensible et Monsieur le comprenait.

Il alla même jusqu'à lui répondre dans la même langue ! Quand le nouveau venu l'interrompit, je vis le visage de Monsieur se durcir un instant. Je ne pus saisir ce qu'il disait, mais le ton était celui qu'il utilisait d'habitude à l'égard des personnes qui l'avaient déçu. L'étranger réagit avec un grand éclat de rire ! Je n'ai encore jamais observé d'éruption de gaîté si soudaine et si inattendue. Il répondit alors à Monsieur avec l'intonation d'un maître d'école qui se moque d'un enfant osé. Les yeux de mon maître se plissèrent, et je pus percevoir de la tension à la façon dont il serrait les mâchoires. Il était évident qu'il était profondément humilié qu'on eût osé lui adresser la parole de la sorte.

Enfin, il sembla que cette comédie avait assez duré, et Monsieur lui répondit sur un ton fort et rude, secouant la main droite avec des gestes précis et tranchants. L'étranger sourit, hocha la tête et se retourna vivement, faisant tournoyer son manteau. Alors qu'il franchissait les quelques pas qui le séparaient de son témoin, mon maître se tourna vers moi. « Pourquoi devrais-je permettre à ce fou de me provoquer ainsi ? » Je dois dire ici qu'il employa à la place de « fou » un mot que je ne compris pas, mais son visage et le ton qu'il employait exprimaient clairement ce qu'il avait en tête.

Je voulus répondre, mais il leva impétueusement la main. « Simple question rhétorique, André. Je n'attendais pas de réponse de votre part. Mon épée, je vous prie. » Il fit un pas pour se tenir à mon côté et tendit la main droite. Tenant l'arme dans son fourreau à plat devant moi, je posai la poignée dans sa main. Il la dégagée lentement en faisant miroiter le fil au soleil levant. De l'autre côté du pont, l'étranger tira lui aussi son arme d'un mouvement fluide qui montrait son expérience en la matière et la fit siffler une fois dans l'air avant de faire un pas en avant.

Monsieur dégaina son épée de son fourreau et la tint dressée face à lui. Sans se retourner, il me parla doucement afin que son adversaire ne l'entende pas. « André, si je tombe ici, je vous demande de brûler le petit coffre noir qui se trouve sous mon lit. Et ne l'ouvrez pas. »

Quand je le lui eus promis, il s'avança vers son ennemi.

Ce que je vis alors, Émile, les mots ne peuvent le décrire. En vérité je me demande encore si je n'ai pas été pris de quelque hallucination. Là, alors que le soleil se levait par-delà la crête des collines à l'est. Là, visibles de tous. Là, devant Dieu et le monde, Monsieur et son ennemi se battirent en duel.

Et quel combat, Émile ! Si seulement tu l'avais vu. Je ne peux pas prétendre avoir assisté à beaucoup de duels, ni même avoir vu de nombreux passés d'armes, mais ce qui se passa ce matin fut exceptionnel.

Il ne fait pas l'ombre d'un doute que Monsieur et son adversaire sont les deux meilleurs escrimeurs que la terre ait jamais porté. Ils sont meilleurs que la garde royale, meilleurs que ces duellistes qui se donnent un spectacle dans les rues et je me risque même à l'affirmer suite à tes propres descriptions, meilleurs encore que ce gentilhomme de Vérone que tu admirais tant.

Pendant ce qui sembla durer des heures, mon maître et son ennemi s'affrontèrent, et l'art du duel tel que nous le connaissons laissa bientôt place à des styles et des techniques que je ne puis décrire avec des mots. Des personnes du commun diraient qu'ils se battaient comme des ruffians, mais l'art était dans chacun de leurs gestes.

Émile, il est évident qu'ils se connaissaient bien l'un l'autre, et qu'ils ne s'affrontaient pas pour la première fois. Pendant le duel, ils plaisantaient, ou du moins je le crois, dans ces langues qui me sont inconnues. Une fois, deux peut-être, je crus reconnaître un mot, mais c'est tout. Plus le combat avançait, plus la joie illuminait leurs visages. J'étais tellement envouté par ce spectacle qu'il fallut quelques instants à mon pauvre esprit pour comprendre qu'il était terminé.

L'ennemi de Monsieur fondit sur celui-ci avec un enchaînement rapide comme l'éclair, mais Monsieur parvint à repousser ses assauts, sans perdre plus de quelques mètres de terrain. Alors, vif comme l'éclair, il baissa sa garde et fit un mouvement coulé vers la gauche. L'étranger para avec force et comprit son erreur quand Monsieur déplaça son poids, passa sous sa garde et porta un coup vers le haut.

Il me sembla tout d'abord que rien ne s'était produit. Mais le sang s'échappa du visage de l'ennemi de Monsieur indiquait le contraire. Monsieur avait proprement tranché l'oreille de l'étranger, non sans en emporter quelques cheveux.

Monsieur retira immédiatement son épée, la tenant droit devant lui. Son adversaire, comme assourdi, lâcha son épée et se palpa la tête à l'endroit où s'était trouvée son oreille. Je jetai un regard à Monsieur et vis une expression étrange traverser son visage, comme s'il regretta ce qu'il avait fait. Son ennemi garda sa main sur sa blessure, et prononça calmement quelques mots dans cette langue étrangère, avant de se retourner et de partir. Son second le suivit.

J'étais débordé de joie, Émile. Monsieur s'était révélé le meilleur et je pressentais que les problèmes des dernières semaines étaient sur le point de se terminer. Je me tournai vers lui pour le féliciter, mais les mots se figèrent sur mes lèvres. Sur son visage se lisait une affliction inattendue, Émile. Il observa sans bouger son adversaire, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Enfin, il se détendit et baissa sa lame. Immédiatement, je lui tendis le fourreau, et il y rangea la lame sans la nettoyer.

J'avais presque peur de prendre la parole, mais je lui demandai enfin si tout était terminé. Il ne me regarda pas, et continua de fixer la route au loin.

« Terminé ? » répondit-il enfin. « Non, dans mon empressement, je l'ai mutilé. Et maintenant, cela ne sera jamais terminé. »

# HARLEQUINS BACK

## LES VOIX DU PASSÉ

Harlequin était assis dans une pièce silencieuse, éclairée seulement par les flammes agonisantes d'un feu mourant. Il portait une longue robe de chambre simple, brodée de fils couleur sang et or, et son visage n'était pas maquillé. La lumière du feu faisait briller les fils métalliques de la tenue d'Harlequin, ainsi que les motifs complexes sur les murs derrière lui. Harlequin fixait le verre dans sa main, inconscient de tout ce qui l'entourait.

L'alcool tournait dans son verre, sous l'impulsion du mouvement de son poignet. Il regardait le mélange magique de couleur, flottant à la limite de la solidité, maintenu liquide par la scule énergie transmise par sa main. Il inversa le mouvement de l'alcool et ses couleurs changèrent de manière spectaculaire. La lumière refléchie dansait sur les bords du verre en cristal.

Harlequin se sentait fatigué, usé par le passage du temps, des émotions et des changements que le monde lui avait faire vivre. Pour la première fois, aussi loin qu'il puisse se souvenir, il n'avait plus de but, de cause à défendre. Cette époque était révolue, bannie par le vif claqueur d'une fine lame. Inutile, futile, il le savait, et désormais disparue.

Soupirant, Harlequin but une gorgée de sa coupe et laissa la chaleur de la boisson l'envahir. Ce plaisir le fit presque rire, jusqu'à ce que l'arrière-goût glacial le prenne par surprise, comme à chaque fois.

« Tu es tombé bien bas » souffla une voix, depuis longtemps morte, derrière lui.

Doucement, Harlequin se détourna du feu et inspecta la pièce sur toute sa longueur. En son centre se tenait une silhouette, enveloppée dans une cape noire parcourue des ombres projetés par les flammes dansantes. L'habilé était déchiré et couvert de poussière récoltée sur mille et mille chemins. Des mains sombres et noueuses pendaient mollement des manches, et aucun visage n'apparaissait sous la capuche. Harlequin pouvait seulement distinguer de la fumée s'en échapper.

L'elle leva un sourcil, renifla et porta son verre à ses lèvres. « Allez, c'est une blague » marmonna-t-il.

« Tu ne peux pas m'ignorer » rétorqua la silhouette encapuchonnée, dont la voix glacialement était soulignée par un hurlement de vent.

Harlequin grogna une nouvelle fois, postillonna quelques gouttes de son breuvage. « Je fais comme bon me semble » cracha-t-il. Il but encore, mais plus cette fois-ci.

« Tu es saoul. »

Harlequin rit. « Et vous, Monsieur, représentez une tentative peu convaincante de me faire peur avec une image si commune qu'elle n'effrayait pas un enfant. » Il plongea son regard dans les flammes. « Lewis Carroll doit s'en retourner dans sa tombe. »

« En effet, » accorda la créature. « Tu n'es pas seulement ivre, mais également perdu. Un Chant de Noël a été écrit par Charles Dickens, pas

par Carroll. Tu embrumes tellement ton esprit que tu ne distingues plus le vrai du faux. »

Soudain, Harlequin se redressa et lança son verre sur la silhouette. Le projectile n'atteignit pas sa cible, explosant en de multiples fragments de cristal brillant dans un jet de liquide coloré. Le spectre n'avait pas bougé.

« Va-t-en, esprit infect ! » cria Harlequin. « Je ne t'ai pas appelé dans ma maison, et je t'en bannis ! » Il pointa ses mains en direction de la silhouette, écartant ses doigts comme s'il jetait de la poussière. Un soupçon de pouvoir dansait entre ses doigts.

« Tu ne peux pas me bannir » commenta la sombre silhouette, immobile.

Le visage d'Harlequin se décomposa. « Je le peux, et je le fais ! » s'écria-t-il, écartant grand les bras. « M'atela j-taam querm talar ! »

La pièce s'assombrit d'un coup. Des nuages d'humidité se formèrent dans l'éclat brûlant des flammes, projetant un déluge d'érincelles dans l'air. Elles tombèrent sur Harlequin, jusqu'à ce qu'un vent froid les frappe et les refroidisse à l'état de braises. Il épousseta la poussière de ses épaules.

La chape noire n'avait toujours pas bougé. « Cela fait longtemps que ces mots n'ont pas été prononcés, Har lec' quinna. Et ce n'est pas la première fois que tu les utilises contre moi. » Le manteau de la silhouette flotta légèrement. « Ils ne t'avaient déjà été d'aucune utilité. » Harlequin pâlit. « Non ... » haleta-t-il, avant de s'effondrer sur sa chaise. « Tu as disparu... oublie. »

« Oublié, peut-être, mais pas disparu. Comment pourrions-nous jamais disparaître réellement ? »

Harlequin se détourna, protégeant ses yeux avec son avant-bras.

« Tu appartiens au passé. Ta place est là-bas » gémit-il. « Ce monde-là a disparu. »

« Peut-être, » répondit la silhouette, « mais aussi longtemps que tu te souviendras... »

« Oui. C'est la solution, n'est-ce pas ? » soupira Harlequin, baissant son bras. Il fit face à la silhouette. « Mon esprit. Tu as raison, quoi que tu sois. Je suis saoul, et c'est un sale état pour quelqu'un comme moi. »

« Alors, je ne suis que le fruit de ton imagination ? »

Harlequin haussa les épaules. « As-tu jamais été autre chose ? »

La chape bougea, comme si la silhouette riait, mais Harlequin n'entendit rien. « On atteint les limites du blasphème. Jadis, tu étais meilleur dévor. »

« Jamais envers toi. »

« Je te comprenais trop bien. »

Harlequin enfoua ses mains tremblantes dans les poches de sa robe de chambre. « Ou vice-versa. »

La silhouette s'inclina légèrement. « Peut-être. La folie peut apporter la sagesse. »

Harlequin ricana. « Tu es le Maître du Chemin tortueux. La seule sagesse que tu enseignes est la fuite. »

« Et pourtant je suis encore là. »

« L'alamestra, » dit Harlequin, désignant les globes colorés maintenant immobiles autour des pieds de la silhouette, « n'est pas une douceur connue pour rendre sage. »

« Et en ce qui me concerne ? »

« En ce qui te concerne ? » rétorqua Harlequin.

« Si j'existe en tant que simple création de ton esprit, pourquoi suis-je ici ? »

Harlequin haussa les épaules. « Ça n'a pas d'importance. Tes paroles sont mensonges, et tes actes, trahisse. Ton inspiration est la trahison. Je me fiche de savoir pourquoi tu es là et je ne t'écoutera pas. »

« Et pourtant tu dis que tu m'as invoqué. »

« Je suis... j'étais saoul. »

« Si je suis sans importance, pourquoi as-tu échoué à me dissiper ? »

Harlequin le fixait du regard.

« Tu as vidé ton esprit. Le brouillard est levé mais je suis toujours là. »

« Tu es une gueule de bois incarnée, rien de plus. »

La silhouette bougea à nouveau. « Tu te mens à toi-même. »

« Non, » contredit Harlequin, « c'est toi qui me mens. »

« C'est bien ce que je disais. »

Harlequin était crispé. « C'est de la folie. Tu es une ombre d'un passé révolu, invoquée par mon esprit saoul pour m'exaspérer. »

« Pourquoi moi ? »

« Je m'en fiche, » grrommela Harlequin sur un ton cinglant, se tournant vers le feu mourant.

« Tu te mens à toi-même. »

« Tu te répètes, esprit quelconque. »

Doucement, la silhouette leva un bras et le pointa vers Harlequin. « Je suis Tromperie. Je suis Malhonnêteté. Je suis Trahise. Je suis Trahison. Je suis les passions qui conduisent les hommes à se mentir, aux autres et à eux-mêmes. »

Harlequin se retourna et fixa la silhouette, écarquillant les yeux.

« Comme tu veux. »

« Comme toi, maintenant. »

« Tes paroles ne sont que mensonges » dit Harlequin.

« Je ne suis pas des paroles, Har'lea'quinn. Je suis émotion, je suis passion, je suis ce que tu ressens. »

Harlequin resta silencieux.

« Et tu les ressens, n'est-ce pas ? »

« Je ne ressens rien. »

« Tu peux les sentir dans l'air. »

« Je ne sens rien. »

« Sens-les dans le vent. »

« L'air est immobile. »

« Écoute-les rire dans le silence, réclamant leur dû. »

« Je n'entends que ta voix exaspérante. »

La silhouette abaissa son bras. « Tu te mens à toi-même. »

Soudain, Harlequin s'avança vers la silhouette. « Je ne mens pas ! » hurla-t-il, ses mains devant lui, serrées et moites. Il les agita devant la silhouette. « Il est trop tôt ! »

« Elles arrivent. »

Harlequin s'éloigna puis fit à nouveau face à son adversaire.

« Il est trop tôt ! Elles ne peuvent pas être sur le point d'arriver ! »

« Tu te trompes. »

« C'est toi qui te trompes ! »

« C'est bien ce que je disais. »

Les épaules basses, Harlequin s'affondra face au feu. « Il est trop tôt... » marmonna-t-il. « Ça ne colle pas... Je ne comprends pas... »

« Tu ne souhaites pas comprendre. Les humains jouent avec des choses qu'ils ne comprennent pas, parce que personne ne leur a expliqué. »

Harlequin fit volte-face. « Et leur apprendre les arrêteraient ? Je ne crois pas. »

La silhouette se déplaça. « Les humains ont fait leur petite danse, Har'lea'quinn. Ils ont ébranlé ce monde, et les autres. Maintenant, ils en payent le prix. »

Harlequin prit sa tête entre ses mains et la secoua. « Non... Il est trop tôt... »

« Tu diras encore cela quand il t'arracheront les doigts des mains pour te les planter dans les yeux. Es-tu tombé si bas, Har'lea'quinn ? As-tu oublié l'horreur ? »

« Je ne peux pas... »

« Moi non plus. » La silhouette fixa Harlequin. « J'en attendais plus du dernier Chevalier de la Flèche des Pleurs. »

Harlequin fixa la silhouette. « Les îles du Nord ont disparu. Poussières oubliées d'un monde oublié. »

« Comme tout le sera, Har'lea'quinn, comme tout le sera. »

« Que voudrais-tu que je fasse ? » s'écria Harlequin.

« Détruis le pont. »

Harlequin pâlit. « C'est impossible... Comment... »

« La voix de Thayla. »

Harlequin s'assit brusquement. « Non. »

« Tu sais où elle erre. Son chant les empêchera de passer. Elles ne peuvent pas la passer. »

Harlequin plongea son regard dans les ténèbres et hocha lentement la tête. « Oui... »

« Voyage léger. Leurs alliés arpencent déjà les mondes inférieurs. Ce ne sera pas sûr. Ils sentiront ta présence. »

« Je comprends. »

La silhouette dépassa Harlequin, avançant vers les braises mourantes. « Dépêche-toi, Homme-qui-rit, ils ont déjà bâti leur pont, autrefois. »

Harlequin regardait les ténèbres en silence, hochant la tête.

Secouant la tête, la silhouette avança dans le feu. Les braises s'illuminaient et s'enflammèrent mais Harlequin ne perçut aucune chaleur. Enfin, il leva les yeux, vit l'ombre grandissante de sa chaise sur le mur, et se retourna juste à temps pour voir disparaître les derniers restes de tissu enflammé, alors que la chaleur du feu maintenant renforcé les faisait tourbillonner de plus en plus haut.

Il regarda fixement les flammes, puis se retourna vivement quand les larges portes décorées s'ouvrirent brusquement à l'autre bout de la pièce. Une jeune femme entra, ses longs cheveux blancs tombant en vagues sur le peignoir de satin noir qu'elle maintenait fermement contre elle, d'une main. Son autre main tenait un lourd pistolet chromé. « Est-ce que tu... » balbutia-t-elle, « j'ai senti... »

Harlequin se leva et se dirigea vers elle. « Oui, c'est le cas. Prépare-toi, il est temps de voir si tu as bien appris. »

Elle le fixa. Après l'avoir dépassée, il se retourna et continua de marcher, à reculons. « Les mondes inférieurs... » Il marqua une pause et sourit. « Excuse mon anachronisme. Les métaplans vont résonner des sons de batailles et de chansons qui n'ont plus été chantées depuis longtemps. » Il sortit à reculons de la pièce et descendit le couloir.

Elle le suivit rapidement. « Je ne... Que s'est-il passé ? »

Harlequin fit un large sourire. « Les temps ont changé. » Il suivit la courbe du couloir dans lequel ils se trouvaient. Il commença à monter l'escalier, toujours face à elle.

Elle s'arrêta aux pieds de l'escalier et cria à Harlequin : « Est-ce que tu comptes m'expliquer ce que c'est que ce bordel ? »

« Quoi donc, ma chère ? » répondit-il, se détournant finalement d'elle, « c'est le retour d'Harlequin. Ça ne se voit pas ? »